

Frère John

## Les deux faces de la Croix

Pour beaucoup de nos contemporains, la croix est le symbole par excellence du christianisme. N'est-il pas curieux que cet instrument d'une mort violente en soit venu à représenter l'essentiel d'une croyance? Pendant de longs siècles, en effet, on éprouvait une grande répugnance à représenter Jésus en croix. Pour les premiers chrétiens, le foyer brûlant de leur foi était la bonne nouvelle de la résurrection : le cri « Il est ressuscité! » exprimait leur conviction de base.

Cependant, à l'annonce de la résurrection de Jésus fut attaché assez vite le rappel de sa mort violente. À peine vingt-cinq ans après les événements, saint Paul rapporte dans sa première lettre aux Corinthiens (15, 3-4) un credo rythmé, qu'il l'a

reçu lui-même, exprimant le cœur de la foi chrétienne par un double volet :

le Christ est mort	pour nos péchés	selon les Écritures
	il a été mis au tombeau	
il est ressuscité	le troisième jour	selon les Écritures
	il est apparu à Céphas...	

Or, ce texte ancien juxtapose simplement les deux moments sans s'enquérir de ce qui les relie. Il se borne à nous présenter le Christ, mort et ressuscité. À la réflexion, toutefois, nous pouvons constater que ce petit mot «et» n'est pas anodin mais au contraire cache l'essentiel du mystère. En effet, l'articulation entre les deux volets de ce qu'on appelle le mystère pascal a des conséquences incalculables pour la vie chrétienne. Pendant des siècles, notamment en Occident, la résurrection a été estompée en faveur de la passion du Christ, ce qui a favorisé un certain dolorisme, une vision pessimiste de l'existence terrestre. Si aujourd'hui l'accent s'est déplacé, fort heureusement, vers la primauté de la résurrection dans la piété des fidèles, cela n'est pas non plus sans inconvénients. On court le risque de minimiser les effets du mal dans la vie humaine, de sauter un peu trop vite sur l'autre rive du bonheur retrouvé et, par conséquent, de se couper de tous ceux qui sont aux prises avec une souffrance inexplicable ou qui se débattent dans l'angoisse d'une existence apparemment absurde. Saurons-nous trouver inspiration et force dans la joyeuse nouvelle de la résurrection sans enlever à la croix tout son sérieux?

Osons l'affirmation : tout l'intérêt et toute l'importance du mystère pascal se cachent dans ce que les grammairiens appellent la copule, le lien entre le sujet et le prédicat. Le Crucifié *est* le Ressuscité : que signifie cette affirmation, comment est-ce possible et quelles en sont les conséquences? Afin d'approfondir la signification de la croix, nous allons nous efforcer de cerner d'aussi près que possible le nœud mort-résurrection de Jésus. Celui-ci, il faut le dire d'emblée, n'est pas immédiatement accessible à la raison humaine. Clef de tout l'édifice, il nous échappe. Cependant, en l'abordant de différentes directions, nous nous approcherons de plus en plus près du cœur de notre foi.

## Des étapes successives?

Une première réponse à la question du lien entre croix et résurrection est *chronologique*. Dans le déroulement du récit évangélique, la passion et la résurrection de Jésus sont présentées comme des étapes successives. Cela découle de la notion même de résurrection : pour se lever (ἀνίστημι) ou se réveiller (ἐγείρω), il faut d'abord être couché et endormi dans la mort. Encore faudrait-il distinguer la résurrection de la simple réanimation d'un cadavre. Dans les récits du fils de la veuve de Naïn (Luc 7, 11-17), de la fille de Jaïre (Marc 5,

21-43) et surtout de Lazare (Jean 11), Jésus montre sa puissance sur la mort en rétablissant dans leur vie précédente des êtres récemment décédés. La résurrection, elle, est tout autre chose. Pour les juifs qui y croyaient, elle exprimait le passage du monde présent à l'âge à venir, à une vie sans commune mesure avec l'existence d'ici-bas. De toute manière, la résurrection suit la mort parce que les deux représentent des états opposés : ressusciter signifie passer de la mort à la vie.

Néanmoins, cette vision chronologique est loin d'épuiser toute la vérité du mystère et risque même de nous égarer. Elle entraînerait à considérer la croix comme un moment à laisser derrière soi, à dépasser le plus vite possible, vouant à l'oubli les douleurs subies. Cette façon de comprendre le mystère pascal bute sur un détail menu mais significatif : dans les récits de l'apparition du Ressuscité, le Christ de gloire porte encore ses plaies, elles sont même le moyen privilégié qui permet de le reconnaître. Les évangélistes veulent indiquer par là que la crucifixion du Jésus n'est pas simplement à reléguer dans un passé révolu, mais qu'elle fait partie de l'identité durable du Christ ressuscité. Ses souffrances et sa mort ont une signification permanente pour les croyants.

Le quatrième évangile exprime la même vérité en partant de la vie terrestre de Jésus. Pour indiquer la fin de son séjour sur terre, saint Jean emploie le verbe « élever » : « Moi, une fois élevé de terre, je les attirerai tous à moi », dit Jésus (Jean 12, 32 ; cf.

3, 14 ; 8, 28). Par ce jeu de mots typique, l'évangéliste renvoie et à la mise en croix de Jésus (c'est pourquoi il trouve essentiel que Jésus soit crucifié par les Romains et non lapidé selon la coutume juive : voir 12, 33 ; 18, 31-32) et à sa montée pour retourner vers le Père (voir 20, 17 ; 6, 62 ; 3, 13). Ici, les deux moments du mystère pascal ne se succèdent pas mais sont superposés : la mise en croix est en même temps une exaltation, une entrée dans la gloire de Dieu.

Ces indications nous montrent que le fait de considérer la mort et la résurrection comme des étapes chronologiques successives a besoin d'être complété. Essentiel pour la *révélation* de l'identité de Jésus et du sens de sa vie, le déroulement dans le temps n'exprime pas pleinement cette identité et ce sens. Le Crucifié *est* le Ressuscité, les deux moments sont donc imbriqués l'un dans l'autre de façon permanente. En ce sens, il serait plus juste de parler de deux dimensions du mystère pascal, voire de deux faces, la face obscure et la face lumineuse. Nous allons donc regarder à tour de rôle ces deux faces, pour mieux comprendre leur rapport et pour voir où se situe le passage de l'une à l'autre. Nous espérons par là naviguer entre les écueils d'une conception trop pessimiste de la foi chrétienne d'une part et, de l'autre, d'une vision trop « angélique » par laquelle la résurrection enlève au mal son sérieux et, partant, interdit une solidarité véritable avec les épreuves de nos semblables.

## La face obscure de la croix

Contemplée de l'extérieur, la croix apparaît tout d'abord comme un *échec* au plan humain. « Il en a sauvé d'autres, il ne peut pas se sauver lui-même ! » (Marc 15, 31.) Ces paroles des responsables du peuple face à Jésus sur la croix ne sont pas uniquement un indice de leur mauvaise foi. Leur perplexité a quelque chose de compréhensible : comment le Messie envoyé par Dieu pour sauver son peuple pouvait-il en arriver là ? Car, même s'il y avait des avis divers quant aux modalités concrètes, l'attente du Messie comportait forcément l'espoir d'une libération d'une situation malheureuse et l'avènement d'un monde meilleur. L'absence de bénéfices réels invalidait la prétention messianique. En outre, une telle mort n'était pas simplement un supplice particulièrement douloureux et honteux mais, pour les Juifs, c'était un signe du rejet divin (voir Deutéronome 21, 23). Saint Paul reprend cet argument tout en en modifiant le sens : « Il est devenu lui-même malédiction pour nous » (Galates 3, 13).

Ainsi n'était-il pas inconcevable de supposer que, si Jésus était mort de cette façon ignominieuse, Dieu n'était pas avec lui. De notre temps, suite à la tentative du génocide du peuple juif qu'on appelle la Shoah, cette question de la présence divine face au mal se pose de manière autrement aiguë, quoiqu'avec une nuance différente.

Les prières montant des chambres à gaz et des fours crématoires ne semblent pas être parvenues aux oreilles de Dieu. Seulement, de nos jours cela est vu moins comme l'abandon par Dieu des siens que comme une preuve de son impuissance, voire de son inexistence. « Si Dieu existe et s'il est tout-puissant, comment a-t-il permis que nous en arrivions là ? » Une telle question lancinante se répercute à travers les siècles. Jésus prendrait donc sa place dans le cortège de cette multitude d'hommes et de femmes qui, ayant compté sur l'aide divine, ont été cruellement déçus.

Arrivés à ce point, nous pouvons maintenant regarder le même événement de l'autre côté, en plaçant la responsabilité non sur les épaules de la victime mais bien sur celles de ses bourreaux. Vue ainsi, la croix apparaît comme *une preuve de l'impuissance du bien en notre monde*. Un Gandhi, un Martin Luther King ont lutté vaillamment contre la haine et l'oppression avant de succomber à leur tour à la violence destructrice. Sur cette terre, les efforts de ceux qui font le bien semblent insuffisants face à la puissance du mal. Ne pourrait-on pas voir Jésus dans cette lumière lui aussi, comme une sorte de Don Quichotte, un romantique aussi admirable que pitoyable combattant avec des armes malheureusement trop peu efficaces pour vaincre ?

Or, il est intéressant de noter que, pour sa part, Jésus fait une lecture semblable de l'histoire sainte. Dans sa polémique contre les responsables spiri-

tuels du peuple, Jésus les accuse d'avoir toujours mis à mort les messagers divins :

Voici que j'envoie vers vous des prophètes, des sages et des scribes : vous en tuerez et mettrez en croix, vous en flagellerez dans vos synagogues et pourchasserez de ville en ville... (Matthieu 23, 34)

C'est seulement après coup qu'on les honore par des tombeaux impressionnants, se donnant ainsi bonne conscience sans devoir passer par une conversion exigeante (voir Matthieu 23, 29-30).

Le déroulement du ministère de Jésus confirme cette « règle » de l'échec inévitable du bien en ce monde. Au début de sa vie publique, nous le voyons attirer un nombre grandissant d'auditeurs, frappés par son enseignement (voir Marc 1, 27-28) et avant tout par ses guérisons (voir Matthieu 15, 30-31). Mais quand les exigences de ses paroles se font sentir, non tant parce qu'elles demandent l'impossible que parce que le don offert bouleverse forcément les catégories et les priorités des auditeurs, peu à peu les gens le quittent et même s'insurgent contre lui. À la fin, même ses intimes ayant fui par peur de perdre leur vie, Jésus est laissé seul à affronter son sort (voir Marc 14, 27-31.50).

Saint Jean montre tout ce processus en raccourci au chapitre 6 de son évangile. Au commencement « une grande foule le suivait, à la vue des signes qu'il opérait sur les malades » (Jean 6, 2). Quand ils viennent à lui, Jésus les nourrit tous avec cinq pains et deux poissons. Ils veulent alors le faire roi pour bénéficier de ses pouvoirs en permanence et,

quand il s'enfuit, ils le suivent jusqu'à l'autre bout du lac.

C'est à ce moment-là que Jésus cherche à approfondir leur compréhension de sa mission et de ce qu'il leur offre. Il évoque une « nourriture qui demeure en vie éternelle » (6, 27), un « pain de Dieu... qui descend du ciel et donne la vie au monde » (6, 33). Ensuite, il révèle que c'est lui ce pain de vie (6, 35-40). Du coup, les auditeurs commencent à « murmurer » à son sujet, tout comme les Israélites au désert dans le passé (voir Exode 15, 24; 16, 2; 17, 3 etc.) : le don ne mène qu'à l'incompréhension et à la division. Quand Jésus renchérit en affirmant que le pain c'est sa chair, et qu'il faut manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie (6, 51-58), le scandale touche à son comble; « dès lors, beaucoup de ses disciples cessent de faire route avec lui » (6, 66). L'offre de la vie, provoquant dans un premier temps un grand attrait, finit par heurter les sensibilités et mener à des disputes (voir 6, 52) ainsi qu'au rejet du don et du donateur.

## Un paradoxe mortel

Si l'existence de Jésus, et avant tout sa mort, révèle donc l'incompatibilité entre notre monde et le bien, le problème n'est peut-être pas d'abord du côté de Dieu. Cette constatation nous fait avancer dans notre compréhension de la croix : elle dévoile

les *limites du projet humain*, notamment sur le plan de la religion et de la justice. Dans le récit de la Passion, le meilleur de la religion vient du peuple juif. C'est cette nation qui a reçu une révélation unique de la part de Dieu, au point que Jésus peut affirmer que « le salut vient des Juifs » (Jean 4, 22). Plus tard, ses disciples trouveront dans les Écritures juives les clefs pour comprendre sa mission. Toujours est-il qu'au moment critique du procès de Jésus, les chefs religieux de ce peuple adressent au gouverneur romain ces paroles lourdes de signification : « Nous avons une Loi et d'après cette Loi il doit mourir... » (Jean 19, 7). Or la Loi, la Torah, est la quintessence de la religion juive, où sont imbriquées révélation divine et interprétation humaine. Si les responsables religieux d'Israël ne trouvent pas dans leur Loi la lumière nécessaire pour reconnaître celui qui vient au nom du Seigneur, cette Loi ne révèle en fait que les limites de leur compréhension de Dieu. Le sommet de la religion humaine ne leur a pas permis de discerner le jour de la visite divine (voir Luc 19, 44).

Saint Paul, dans ses lettres aux Galates et surtout aux Romains, reprend ce thème à un niveau plus abstrait. Bonne en soi, voire sainte, la Loi fut détournée de sa fin véritable par la tendance humaine à l'autojustification ; dès lors, sa sainteté se manifeste de façon négative : elle sert simplement à dévoiler l'étendue du mal (voir Romains 7, 7-13).

Par contre, la justice humaine dans sa plus haute

manifestation est symbolisée par l'autorité imposante de Rome. Dans le récit de la Passion, elle s'incarne dans la figure de Ponce Pilate. Après un examen méticuleux de l'inculpé et des preuves de sa culpabilité, le gouverneur déclare par trois fois (Luc 23, 4.14.22 ; Jean 18, 38 ; 19, 4.6) que Jésus est innocent, pourtant il le livre à un supplice de mort. La justice tant vantée de Rome s'avérant ainsi incapable de sauver une vie innocente, Pilate reste désormais seul avec ses deux questions : « D'où es-tu, toi ? » et « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jean 18, 38 ; 19, 9). La crucifixion de Jésus ne fait qu'étaler au grand jour l'incapacité humaine à comprendre et à accueillir la présence de Dieu.

En regardant les choses de plus haut, nous pouvons dire que la vie de Jésus, et à plus forte raison sa mort, révèle un « paradoxe mortel », caractéristique de notre condition humaine, qui se résume dans les propositions suivantes : nous aspirons à une vie plus grande, mais en même temps nous sommes incapables d'opérer les dépassements nécessaires pour y accéder.

Ces deux aspects sont récapitulés tout au début de la Bible dans l'appel d'Abraham (voir Genèse 12, 1-4). Dieu entre dans son existence avec la promesse d'une bénédiction, en langage biblique d'une vie plus grande. Mais, pour entrer dans cette vie, Abraham est appelé à quitter le monde connu pour s'embarquer dans une aventure avec Dieu. Le patriarche pour sa part se met en route, tandis que le plus souvent au fil des siècles, les humains

préfèrent la commodité d'une existence installée aux rigueurs d'un pèlerinage sur les traces du Seigneur.

Ce refus tragique se manifeste de façon exemplaire dans la vie de Jésus. Nous avons déjà constaté qu'au fur et à mesure que le chemin devient plus exigeant, les foules et même les disciples commencent à le délaisser. Jésus en est pleinement conscient : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jean 5, 40 ; voir 12, 37-40 ; 2, 23-25). Mais il y a plus. Quitter un maître décevant, devenir indifférent à ses appels, c'est une chose ; vouloir le tuer, c'en est une autre. Très tôt, une résistance se dessine contre Jésus, on ne peut supporter sa présence et ses prétentions (voir Marc 3, 6). Cette attitude, qui s'affirmera de plus en plus jusqu'à se manifester dans la crucifixion, donne à réfléchir. Si on cherche à éliminer quelqu'un, c'est parce que ce qu'il représente est devenu insupportable ; en un mot, on tue pour éviter de mourir, pour se sauver soi-même. Or, Jésus ne menace la vie physique de qui que ce soit. C'est plutôt que ses paroles et sa façon de vivre remettent en question tout un mode de vie, sonnante le glas pour une société fondée sur l'exaltation de soi aux dépens des autres, appelée par saint Jean « le monde » et saint Paul « la chair ». Ceux qui agissent ainsi ne peuvent que ressentir comme un coup mortel l'affirmation de Jésus, incarnée dans toute son existence, que devant Dieu nul n'est privilégié, que nos acquis sont en réalité des dons à recevoir avec

reconnaissance et à prodiguer pour le bien de nos semblables.

Jésus exprime ce paradoxe de la condition humaine, manifesté dans les attitudes envers lui, en empruntant une phrase mise par les psaumes sur les lèvres du juste persécuté : « Ils m'ont haï sans raison » (Jean 15, 25 ; voir Psaume 35, 19 ; 69, 5). Certes, ses bourreaux et leurs sympathisants ont eu leurs raisons pour mettre Jésus à mort. Mais si Jésus est en fait l'Innocent, si son plus grand désir, révélé par ses œuvres, est de donner la vie en plénitude, alors la volonté d'en finir avec lui est littéralement absurde. C'est un contresens meurtrier, révélateur d'une haine contre la Source même de la vie (voir Jean 15, 23), une méprise qui mène à un comportement suicidaire. La mort de Jésus révèle ainsi la contradiction fondamentale de notre condition humaine : ce que les humains désirent le plus, ils ne peuvent pas le recevoir sans s'ouvrir à ce (et à Celui) qui vient d'ailleurs, ce qui exige l'abandon d'une existence construite sur une auto-suffisance illusoire, une sorte de mort à soi-même. Pour ne pas mourir, alors, on tue, et en tuant la Source de la vie on se suicide. D'où la virulence de la haine contre Jésus : nous ne sommes jamais si furieux que quand on nous avance des arguments que nous reconnaissons comme justes au fond de nous mais que nous ne voulons pour rien au monde admettre. La colère qui nous habite témoigne d'un combat désespéré contre nous-mêmes.

Le point extrême de la face obscure de la croix



est ainsi *la révélation d'un paradoxe ou d'une contradiction qui marque notre condition humaine*. On peut l'appeler plus exactement un nœud. Lorsqu'on cherche à défaire un nœud en tirant sur les deux bouts de la corde, en fait on le resserre : les énergies appliquées pour résoudre le problème servent plutôt à l'empirer. Ainsi, en cherchant à faire taire la voix de l'Innocent qui met à nu notre complicité avec la mort, nous fermons paradoxalement la seule issue. Nous nous barricadons dans un endroit où justement Dieu ne peut pas nous atteindre. En mettant Jésus à mort, nous tuons en même temps la partie la plus authentique de nous-mêmes et nous nous condamnons par là à une mort vivante. La seule consolation, c'est qu'en étalant cette contradiction au grand jour, la croix offre une possibilité de la dépasser. Le diagnostic de la maladie est une étape incontournable vers une guérison.

## La face lumineuse de la croix

En effet, la manifestation de l'autre face du mystère pascal nécessite ce passage par le fond du trou. Jésus n'est pas sauvé dans le sens où le mouvement vers le bas est interrompu. Aucun *deus ex machina* n'arrive à la dernière minute pour empêcher le mal d'exercer ses ravages jusqu'au bout. Non, l'Innocent doit mourir en vérité, signant par là l'arrêt de mort d'un monde qui refuse la Vie et l'entraî-

nant avec lui vers le néant (« par sa mort il a tué la mort » dit une prière ancienne). Des décombres de ce monde peut naître quelque chose de neuf, s'il existe en vérité une Puissance de vie qui n'est pas engloutie dans la conflagration générale.

C'est donc seulement le matin du troisième jour, quand Jésus est bel et bien mort – mort dont le caractère irrévocable s'exprime dans la tradition par sa descente au Shéol ou Hadès, le royaume souterrain des morts – et que ses disciples ont expérimenté le naufrage de tous leurs espoirs (voir Luc 24, 21), qu'a lieu un nouveau départ. Des femmes visitent le tombeau et, à la place du cadavre disparu, entendent l'annonce de sa résurrection. Puis les disciples, individuellement ou en groupes, rencontrent le Crucifié en tant que Vivant, encore avec eux. Le Nouveau Testament ne nous donne pas de récit univoque de ces événements, tant il est difficile de décrire avec les mots et les images de notre monde d'ici-bas les réalités de l'au-delà. Quoi qu'il en soit, ce qui compte le plus, la « preuve » définitive, c'est le changement d'attitude des disciples de Jésus. Des êtres apeurés, tournés vers le passé, deviennent des femmes et des hommes emplis d'une folle espérance, prêts à payer de leur vie la conviction que l'aventure reprend et que, ressuscité des morts, le Crucifié continue à les entraîner dans son sillage vers la Vie véritable.

Ce changement de regard provoqué par la bonne nouvelle de la résurrection a dû conduire presque aussitôt à une relecture du passé, et en premier lieu



de la croix. Si Dieu a été – et demeure – avec Jésus à ce point, il est désormais exclu d’interpréter sa mort comme un échec ou comme un indice de l’absence ou de l’impuissance divines. Au contraire, tous ces événements du passé devaient témoigner d’une certaine sagesse ou logique divine. Mais comment saisir cette logique? De quelle manière Dieu aurait-il pu tirer partie de cette mort atroce pour se révéler et pour communiquer ses desseins d’amour?

Ne l’oublions pas : les disciples de Jésus étaient des Juifs. Et face à une énigme quelconque concernant le sens de la vie, les Juifs de ce temps avaient un recours unique et infaillible : les Écritures. Il fallait alors faire une nouvelle lecture de la Bible, notre Ancien Testament, à la lumière de la résurrection de Jésus, pour tenter de comprendre comment la fin de sa vie pouvait faire partie du projet de Dieu pour l’univers qu’il a créé.

Ainsi, l’une des premières conséquences de la résurrection, pour les disciples de Jésus, est une relecture des Écritures qui intègre la donnée de la croix. Ne nous étonnons pas, d’ailleurs, que l’ensemble du peuple juif n’ait pas pu identifier d’emblée Jésus comme son Messie promis. La raison en est simple : en dehors de la lumière de sa résurrection, une telle lecture est loin d’être évidente. Elle place au centre des éléments qui, auparavant, n’étaient que marginaux.

C’est ainsi que les disciples de Jésus ont été amenés à accorder plus d’importance aux psaumes où s’exprime un juste persécuté. Dans de telles prières,

en effet, le décalage entre les apparences et la réalité en Dieu est particulièrement manifeste. Celui qui semblait être la « risée des gens, ver et point homme » (Psaume 22, 7) était en fait l’ami de Dieu. De telles prières offraient ainsi une grille de lecture pour rendre pensable la mort de Jésus. C’est donc compréhensible que les récits évangéliques de la Passion sont tissés de telles réminiscences.

Parmi tous les passages de l’Ancien Testament, il en est un qui illustre particulièrement bien cette nouvelle lecture de la Bible à la lumière de la mort et de la résurrection du Christ. Il s’agit de ce qu’on appelle le quatrième chant du Serviteur du Seigneur (Isaïe 52, 13 – 53, 12). Comme les psaumes, ce texte souligne le contraste entre l’apparence du protagoniste aux yeux des autres et sa condition véritable. « Sans beauté ni éclat, [...] objet de mépris », il était considéré « comme puni, frappé par Dieu et humilié », tandis qu’il était en réalité l’Innocent, le Serviteur de Dieu remplissant une mission divine par obéissance. En même temps, le chant va au-delà d’un simple contraste, il décrit le changement de regard des spectateurs : ceux-ci sont stupéfiés en voyant l’exaltation de celui qui, naguère, semblait maudit. Ainsi, un texte sacré écrit il y a des siècles raconte une expérience identique à celle des témoins de la mort de Jésus ! Il est compréhensible qu’à leurs yeux cela n’ait pas été dû au hasard, mais ait offert plutôt une clef pour saisir ce qu’ils venaient de vivre.

Isaïe 53 va encore plus loin. Le texte définit le

rôle du Serviteur comme une sorte d'échange entre lui et ses semblables. Lui, l'Innocent, se met à la place de ses contemporains égarés, de telle sorte qu'« il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes ». Assumant leur culpabilité, il leur communique son innocence. Notons que la description de cet « échange » sert de révélation, elle est une parole de Dieu qui illumine ce qui auparavant semblait inexplicable, voire absurde. C'est loin d'être une simple constatation qui nécessiterait à son tour une explication, tel un mécanisme humain dont il s'agirait d'examiner les ressorts. Au contraire, lorsque les auditeurs reconnaissent que c'est « pour eux » que souffre le Serviteur, cela a l'effet bouleversant d'une véritable révélation divine qui éclaire le mystère de la souffrance innocente.

## Une solidarité qui abolit la division

À la suite d'Isaïe 53 éclairé par la résurrection, la croix apparaît comme un *acte de solidarité à l'extrême*. Dieu ne sauve pas l'humanité « d'en haut » par un coup de baguette magique : il partage la condition humaine jusqu'à son tréfonds (cf. Philippiens 2, 8). Jésus avait déjà indiqué cette intention par le premier geste de sa vie publique, son baptême. Jean avait annoncé la venue de quelqu'un de « plus fort... [qui] baptisera[it] dans l'Esprit Saint

et le feu » (Matthieu 3, 11). Or Jésus vient, tel un homme ordinaire, et demande le baptême de Jean, c'est-à-dire qu'il se met volontairement à la place des pécheurs en quête de pardon, descendant avec eux dans les eaux de la mort et remontant pour une vie renouvelée. La guérison ne peut venir que de l'intérieur de la condition humaine pour la transformer imperceptiblement mais irrésistiblement, comme le levain qui fait lever toute la pâte (voir Matthieu 13, 33).

Un tel acte de solidarité, par lequel l'Innocent partage la condition des coupables, détruit du même coup toutes les cloisons que nous établissons entre les êtres pour nous mettre du bon côté et nous donner bonne conscience. « Si les autres sont mauvais, alors évidemment moi je suis bon. » La croix met fin à toutes les divisions humaines d'ethnie, de religion (voir Éphésiens 2, 14) et même de comportement, pour nous présenter devant Dieu tous ensemble, des fils et des filles prodigues qui sont néanmoins ses enfants bien-aimés. Vue depuis la croix, toute prétention d'être quelqu'un par soi-même est démasquée. Dans ce même esprit saint Paul, prenant des accents prophétiques, s'écrie : « Où est-il, le sage ? Ou est-il, l'homme cultivé ? Où est-il, le raisonneur de ce siècle ? » (1 Corinthiens 1, 20).

Cette solidarité qui relativise les différences et crée l'unité devant Dieu se révèle en même temps comme *la réponse authentique au mal*. En acceptant de donner sa vie pour ses bourreaux, Jésus proclame une vérité si simple que nous la négligeons

toujours : on n'élimine pas le mal en utilisant les mêmes armes. Ne peut-on pas dire que l'histoire de notre race, de guerre en guerre et d'oppression en oppression, est celle de l'oubli de cette vérité fondamentale? Au début de sa vie publique, Jésus avait invité ses auditeurs à répondre au mal par le bien à l'instar de leur Père céleste (voir Luc 6, 27ss; Matthieu 5, 38ss) et voici qu'il suit le même chemin : « Insulté, il ne rendait pas l'insulte, souffrant il ne menaçait pas... » (1 Pierre 2, 23). En cela il était véritablement le Serviteur de Dieu (voir 1 Pierre 2, 22-25) qui se confiait dans la force créatrice du Seigneur plutôt que dans l'apparente efficacité de la violence (voir Isaïe 50, 6-7). Il révèle en outre que cette puissance divine n'est rien d'autre qu'un amour excessif qui paraît folie aux yeux humains, l'attitude du berger qui délaisse les 99 brebis pour sauver la seule égarée ou de l'entrepreneur qui donne aux ouvriers de la dernière heure le salaire d'une journée entière. Si on peut appeler pardon ce surcroît d'amour, il faut ajouter que l'exemple de Jésus enlève à cette notion tout relent de condescendance. Ici, ce n'est point le geste d'un supérieur qui daigne accorder un répit pour montrer sa largesse, c'est celui d'un amant qui paie de sa personne en se mettant au même rang que le tout dernier, pour qu'il n'y ait plus de dernier.

Enfin, l'acte de Jésus nous indique *le sens véritable de l'existence*. Il nous dit implicitement que vivre, c'est se donner par amour et non se cram-

ponner à ce qu'on a, par peur ou par égoïsme; c'est faire circuler les biens au lieu de les posséder à mort. Cette vie-là assume parfois les apparences de la souffrance, de l'échec, elle peut même se manifester dans l'acte de mourir, tandis qu'une belle existence « réussie » peut être en fait une mort. La croix révèle ainsi, d'une part, la compréhension qu'avait Jésus du sens de la vie humaine (voir la parole-clé citée six fois par les évangélistes : Matthieu 10, 39; 16, 25; Marc 8, 35; Luc 9, 24; 17, 33; Jean 12, 25). D'autre part, elle dévoile le secret de Dieu lui-même. Aux antipodes d'un potentat jaloux de son rang, Dieu est le Donateur par excellence. Et par conséquent « le Christ Jésus, étant de condition divine, n'a pas considéré son égalité avec Dieu comme un privilège mais s'est dépouillé, prenant la condition d'esclave » (Philippiens 2, 5-7). En nous communiquant la vie divine, il fait vraiment de nous des humains à l'image de Dieu, qui trouvent leur bonheur dans le don de soi sans retour.

## Le lieu du passage

La contemplation de la croix de Jésus révèle donc ses deux faces. D'un côté la croix comme échec, signe de l'impuissance du bien en notre monde avec son corollaire, l'autocondamnation de ce monde et la fin de toute espérance. De l'autre, la croix comme révélateur de vie authentique à travers la solidarité et le refus de répondre au mal par le

mal, comme indice d'un amour « excessif ». Revenons maintenant à notre question de base, celle de l'articulation entre ces deux faces. Où se trouve le lieu du passage, l'endroit où l'obscurité de la croix se mue en source de lumière ?

Heureusement, il y a un récit chez saint Luc qui illustre à merveille ce passage : l'histoire des deux malfaiteurs crucifiés avec le Christ (Luc 23, 39-43). Dans les autres évangiles il n'est pas fait de distinction entre les deux. Ici, par contre, le premier injurie Jésus depuis sa croix en singeant les propos des responsables juifs et des soldats romains : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. » La preuve que quelqu'un vient de Dieu, à ses yeux, c'est qu'il dispose d'un pouvoir miraculeux – et qu'il l'utilise en sa faveur. De plus, en s'alliant avec les forts de ce monde et en méprisant Jésus, ce premier criminel s'exalte à ses dépens. Même face à une mort imminente, il cherche à se démarquer des autres pour s'attribuer une supériorité aussi fugitive qu'illusoire.

Le deuxième malfaiteur réagit tout autrement. Bien qu'il soit communément appelé « le bon larron », rien ne permet d'affirmer qu'il est meilleur que son compagnon. Seulement, il ne nie pas sa condition véritable. Il sent que le supplicé à côté de lui, partageant les mêmes conditions, est néanmoins innocent. Par un acte de solidarité libre et incompréhensible, cet homme a choisi d'être avec lui ; on peut donc lui faire confiance. Du coup, ce criminel saisit qu'il n'est plus seul à affronter son

sort, Jésus est avec lui. Aussi peut-il en même temps avouer sa culpabilité et espérer avec confiance que celui qui s'est abaissé pour le rejoindre ne l'abandonnera point, quoi qu'il arrive. « Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras dans ton royaume. » Et aussitôt vient la réponse en même temps espérée et inattendue : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Ensemble dans l'enfer, ils seront ensemble dans le bonheur d'une Vie retrouvée.

Ce récit situe avec précision le lien entre les deux faces du mystère, ou plus exactement le passage de l'une à l'autre. C'est avant tout une question de *regard*. Contempler le visage du Crucifié pour y discerner l'Envoyé de Dieu, l'Innocent par excellence qui demeure avec nous, c'est déjà passer de l'autre côté, même si cela n'est pas encore manifesté. Aux antipodes d'un « *happy ending* » qui supprimerait les horreurs de la crucifixion, la résurrection est le dévoilement de sa signification véritable. Encore faut-il ajouter que ce changement de regard n'est pas explicable humainement, c'est un don de claire vision venant tout droit de l'Esprit de Dieu.

Il est significatif à cet égard que saint Jean termine son récit de la Passion par une citation d'un autre texte énigmatique des Écritures hébraïques (Zacharie 12, 9 – 13, 2), tenu par certains pour une adaptation du quatrième chant du Serviteur. Il s'agit encore une fois d'un changement de regard. Le passage présente un Transpercé qui, après l'effusion d'un esprit de Dieu, est reconnu par ses anciens adversaires comme « un fils unique... un premier-

né» et suscite de leur part une grande lamentation. Ensuite, une source de pardon jaillit pour l'ensemble du pays. «Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé» (Zacharie 12, 10; Jean 19, 37). Le quatrième évangile affirme ainsi que le lien entre la mort et la résurrection du Christ passe en définitif par le regard de chacun d'entre nous. Contempler le Crucifié jusqu'à discerner en lui la révélation de l'amour excessif de Dieu au milieu et en dépit de nos refus de cet amour, c'est du coup passer avec lui sur l'autre rive d'une Vie sans déclin, c'est entrer dans le monde de la résurrection. Aucune compréhension du mystère pascal n'est possible de l'extérieur; face à la croix, nulle place pour un observateur détaché. Ce qui veut dire aussi que cette victoire paradoxale du Christ sur la mort doit devenir notre propre victoire, source d'une joie et d'une paix que nul ne peut nous ravir.